

Voyons petite femme chérie... (a part : allons bon v'là qu'elle tourne avec la table...) Voyons reste en place écoute un peu... J'ai eu tort... ton père c'est un brave homme... il n'a qu'une opinion... il en change souvent... mais il n'en a qu'une à la fois... Ton frère... c'est aussi un brave homme... c'est la faute aux clients... c'est eux qui commencent... Ton cousin aussi... il est charmant... Belle famille... tu vois je fais des excuses... Embrasse-moi c'est la faute à Camarieu je te le jure... Tu ne veux pas... je vais me jeter... pas à l'eau j'aime pas ça... mais... je peux pas non plus, nous sommes au *basement*. Voyons petite femme... tu ne veux pas ma mort tu sais je suis ton petit Anatole... je le dirai aux chinois... non au Mahdi... Je ne sais plus... Ma vie est brisée... Je n'ai plus d'Euphémie... elle m'abandonne... elle tourne, tourne... voyons pas si vite... reviens.

Il s'endort en sanglotant.

VLAN.

UNE HISTOIRE INCROYABLE.

Tout le monde se rappelle la grande démonstration qui eut lieu un dimanche de l'été dernier, à L'Assomption.

Cette démonstration avait pour but d'honorer la mémoire d'un héros, de venir en aide à la famille d'un patriote mort pour la liberté de son pays, et un grand nombre de personnes de Montréal se firent un devoir de s'y rendre.

Le vapeur le *Terrebonne* avait été nolisé pour la circonstance.

J'étais un des heureux excursionnistes.

Je me souviendrai longtemps du beau voyage que nous fîmes ce jour-là, et la scène attendrissante qui eut lieu, lorsque M. L.-O. David remit à madame de Lorimier le fruit des souscriptions recueillies pour la secourir, est encore présente à mon esprit, comme si elle datait d'hier.

Nous quittâmes L'Assomption au soleil couchant.

Nous fûmes salués, au départ, par les cris enthousiastes des habitants du lieu accourus en foule au rivage pour nous souhaiter le bonsoir.

J'étais en compagnie de deux journalistes montréalais avec lesquels j'avais passé la journée.

Tandis que les excursionnistes, hommes, femmes et enfants, se pressaient dans le salon du bateau, mes compagnons et moi nous étions allés nous asseoir sur la dunette, pour prendre le frais et fumer la pipe.

La soirée était charmante.

L'horizon gardait encore les reflets dorés du jour éteint, la lune versait à flots ses rayons sur les vagues indolentes, et la brise, pleine des senteurs des foins odorants, nous apportait du lointain de suaves rumeurs.

En extase devant cette nuit délicieuse, nous nous taisions, l'œil perdu dans l'immensité.

Nous étions là à rêver depuis une demi-heure, quand tout à coup un homme d'environ trente ans et d'un extérieur agréable, monta du salon et vint s'asseoir devant nous.

Le nouveau venu jeta plusieurs fois la vue sur moi, comme s'il eût cru me reconnaître.

Il me semblait aussi que j'avais vu cet homme-là quelque part.

Au bout de cinq minutes, il se leva, marcha droit à moi, et, me tendant la main :

—Vous êtes Monsieur O..... je crois.

—Et vous êtes, si je ne me trompe pas, un ancien compagnon de classe, monsieur.....

—Monsieur F.....

—De Québec?

—Autrefois de Québec, mais maintenant de Montréal.

Je présentai mon vieil ami aux journalistes, et la conversation s'engagea.

Nous parlâmes de la belle fête à laquelle nous venions d'assister, des charmantes femmes qu'il y avait à bord; nous discutâmes quelque peu sur la politique, après quoi les journalistes racontèrent des histoires, dont quelques-unes très intéressantes.

Comme je me préparais à conter la mienne, le Québécois, qui ne savait pas que je voulais narrer, prit la parole :

—Si je ne craignais de passer pour un menteur, je vous raconterais.....

—Racontez! fis-je, piqué par la curiosité.

—Racontez! racontez! répétèrent les journalistes.

—Comme vous semblez disposés à vouloir me croire, dit-il en allumant un cigare, je vais vous raconter une des plus incroyables histoires que vous ayez probablement jamais entendues.

—Vous nous faites languir, fit l'un de nous.

—En 1868, je demeurais avec mon père sur le chemin Sainte-Foye, près du monument des Braves.

Nous avions pour voisin M. D..., riche marchand, dont le magasin se trouvait sur la rue Saint-Pierre, à la Basse-Ville.

Tous les jours, du premier de janvier au trente-et-un de décembre, monsieur D... se rendait à pied à son bureau, éloigné de près de deux milles de sa résidence privée.

Il y a, comme vous savez, de beaux paysages à contempler du chemin Sainte-Foye.

Aussi monsieur D..., qui aimait la grande nature, se plaisait,—quand il allait à la ville ou qu'il en revenait,—à s'attarder le long du chemin, pour y admirer les beautés que les alentours de Québec étalent, en été, au regard du passant.

Un jour qu'il regardait le soleil se coucher derrière les Laurentides, il trouva dans une haie d'aubépine bordant la route un nid d'oiseau.

Ce nid était vide.

L'oiseau qui l'avait bâti devait être un grand artiste, car il était merveilleusement fait.

M. D..... le trouva si beau, qu'il coupa la branche à laquelle il était attaché, et l'emporta pour en orner son salon.

Rendu à la maison, il n'eut rien de plus pressé que de montrer à sa femme et à ses enfants la trouvaille qu'il venait de faire.

Madame D..... s'extasia devant le nid, et pour mieux l'examiner, le tourna et retourna plusieurs fois.

Comme elle allait le remettre à son mari, qui voulait le montrer à quelqu'un, elle poussa un cri.....

Elle venait de découvrir au fond du nid, à moitié dérobé par du duvet et du crin entrelacés, un petit carreau de papier blanc et vert qui n'était rien autre chose qu'un billet de banque.

Le temps de le dire, le nid fut défait, et l'on se passa de main en main un billet de quatre dollars de la banque *North British America*, dont j'ai oublié le millésime et le numéro.

Où et quand l'oiseau avait-il pu trouver ce billet?

Était-ce un citadin ou un villageois qui l'avait perdu?

C'était peut-être la dernière ressource d'un malheureux.

Quelqu'un avait pu être accusé de l'avoir volé et probablement condamné pour ce prétendu vol.

Voilà autant de questions que la famille de-

vait se poser, autant de suppositions qu'elle aurait pu faire.

M. D..... était tellement content de sa trouvaille, qu'il n'aurait pas échangé son billet de banque contre mille dollars.

Comme il était superstitieux, il croyait que ce billet, trouvé dans une circonstance aussi étrange, devait lui porter bonheur, et il le serra précieusement dans un endroit qu'il ne voulut pas indiquer.

Deux mois après que M. D..... eût fait sa découverte, un jeune prêtre canadien-français des États-Unis se présenta à son bureau pour lui vendre des billets d'une loterie organisée pour la construction d'une église dans l'État du Vermont.

Les billets se vendaient un dollar, et quelques-uns des lots destinés au tirage étaient d'une grande valeur.

Voulant encourager une œuvre qui ne pouvait manquer que d'être utile à la religion et à ses compatriotes, et espérant d'y trouver son compte, M. D..... acheta le lendemain quatre billets qu'il paya avec l'argent trouvé dans le fameux nid.

Il raconta à ses amis ce qu'il avait fait, leur assura à diverses reprises que l'un des billets que le prêtre lui avait vendus devait infailliblement lui faire gagner un bon lot.

Peu à peu il cessa de parler de sa trouvaille, et finalement oublia qu'il avait en portefeuille des billets de la loterie en question.

Dix mois environ s'étaient écoulés depuis que ce que je viens de vous raconter s'était passé.

Un jour, M. D... .. reçut des États-Unis une lettre conçue à peu près en ces termes :

MONTRÉAL, 8 avril 1869.

Mon cher monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer qu'au tirage de la loterie, que vous connaissez, vous avez gagné un pistolet à six coups, avec monture en argent incrustée de pierres.

Sur réception de cinquante centins, je vous enverrai par l'express ce petit bijou.

Bien à vous,

P. S..., Ptre.

Ici le narrateur fit une pose, ralluma son cigare qu'il avait laissé éteindre, puis, baissant la tête :

—Mes amis, ce qu'il me reste à vous dire n'est pas moins extraordinaire.

Il y a cinq ans, M. D....., qui passait pour être presque millionnaire, fut obligé, à la suite de grandes pertes qu'il fit dans une spéculation hasardeuse, de faire cession de ses biens à ses créanciers.

Le jour où le syndic officiel prit possession de son fonds de commerce et de ses livres de comptes, M. D..... disparut, et sa famille, mise aux abois par sa disparition, fit faire en tous sens des recherches, mais, hélas! inutilement.

Un matin, le jardinier de mon père trouva derrière la haie d'aubépine dont je vous ai parlé le cadavre de M. D....., tenant encore dans sa main le pistolet qu'il avait gagné à la loterie du Vermont.

Le malheureux marchand, devenu fou par la perte de sa fortune, s'était brûlé la cervelle.

Et, comme nous manifestations au conteur notre étonnement de ce que nous venions d'entendre, un grand choc ébranla le *Terrebonne*.

Nous venions d'accoster au quai.

AUGUSTE VERGER.